

Amsterdam, le 21 octobre 2006

Chers camarades antisociaux,

Vous vous rappelez bien sûr que la dernière fois qu'on s'est vus, on a parlé aussi un peu du livre *Les Fils de la nuit*<sup>1</sup>, et comment on s'est même un peu étonné du degré de complaisance des Giménologues qui, en citant si abondamment un Gilles Dauvé dans leur postface, lui montrent tant de respect, l'élevant même au rang de « théoricien » de la révolution – *of all people!* –, d'autant plus qu'en ce qui concerne la guerre d'Espagne, on a des pleines bibliothèques sur le sujet ! Les Giménologues n'ont même pas l'excuse, comme sans doute plusieurs « conseillistes » et autres théoriciens de la « critique critique » contemporains qui passent leur temps en interminables faux débats sur le millimètre carré, de ne pas connaître le tortueux C.V. du personnage, puisque une des Giménologues, celle versée tout spécialement dans la « théorie critique », la néo-Hipparchia, nous faisait savoir qu'elle connaissait « assez bien toute cette affaire [du négationnisme des chambres à gaz] depuis Rassinier jusqu'à l'ultra-gauche en passant par les arguments de ceux qui les critiquent », et donc aussi comment Gilles Dauvé alias Jean Barrot y a été impliqué (ce qui devrait quand même rendre tout chercheur ayant un brin de sérieux *au moins* méfiant envers *tout* ce que ce personnage met sur le tapis) ; et nous assurait qu'elle montrerait à ses copains nos lettres où nous prenions nos distances envers elle et surtout envers ses « discussions » ou « polémiques » avec ses coreligionnaires, dans lesquelles elle voulait nous impliquer avec quelque empressement.

Quand nous avons lu les *Souvenirs* de Gimenez, il y a déjà pas mal de temps, bien avant la parution du livre, ils nous avaient tous deux pris à la gorge, par leur si vivante et émouvante évocation de comment se faisait, au jour le jour, « en même temps la guerre et la révolution » (Durruti) dans les montagnes et les villages d'Aragon, jusqu'à la fin ; et comme tout témoignage authentique de cette époque, ils nous tiennent fort à cœur. C'est pourquoi nous (principalement Nico) avons aidé un peu les Giménologues, en négligeant les ruminations « théoriques-critiques » dont les lettres de la néo-Hipparchia étaient truffées. Du coup, la façon dont les Giménologues, dans leur gros livre, ont « emballé » le récit de Gimenez nous a d'autant plus déplu.

Comme lors de notre visite chez vous, on n'avait que feuilleté ce gros bouquin, on a laissé tomber le sujet. Mais quand on commence à le lire et qu'on le parcourt un peu plus profondément, assez vite l'envie te prend de faire quelque chose qui pourrait libérer la mémoire de Gimenez de cette étouffante embrassade des Giménologues. Ce qu'ils nomment prétentieusement « une étude critique » du Groupe International de la colonne Durruti, où Gimenez a combattu, est en réalité une compilation de données et de commentaires, plutôt les travaux préparatoires à une éventuelle étude, mais sans autre cohérence que d'être alignés comme notes au texte de Gimenez. Mais même pour un « appareil critique », ce procédé de fourrer dans ces notes vraiment tout ce qu'on a pu trouver, qu'on sait ou seulement qu'on suppose, n'est pas fait pour éventuellement élucider des passages peu clairs, ou corriger des erreurs, du témoignage de Gimenez. De cette manière ils s'adressent surtout aux co-initiés dans la matière, avec qui ils partagent généreusement les phases de leurs recherches. Et bien sûr, de façon éclectique, on peut y trouver des éclaircissements intéressants sur des détails jusqu'ici peu ou pas connus, et l'historien, amateur ou pas, y pourra trouver de l'utilisable. Pour cette catégorie de lecteurs, la publication des Giménologues peut avoir quelque chose d'attrayant ; mais pour le lecteur ordinaire, ce pot-pourri de données, d'interprétations contradictoires, de mises au point et de suppositions ne peut être que troublant, au point même de le faire douter de la valeur historique des *Souvenirs* de Gimenez.

---

<sup>1</sup> Antoine Gimenez & les Giménologues, *Les Fils de la nuit. Souvenirs de la guerre d'Espagne*, édité par L'Insomniaque & les Giménologues, Montreuil-Marseille, 2006.

Mais c'est dans leur postface que les Giménologues montrent le bout de l'oreille : l'estime qu'ils témoignent au faussaire Dauvé/Barrot n'a vraiment rien d'innocent. Les citations proviennent toutes, selon leur bibliographie, de « *Présentation de "Bilan", Contre-révolution en Espagne 1936-1939*, Paris, 10/18, 1979. Une version refondue et augmentée a paru en 1998 chez ADEL sous le titre "Quand meurent les insurrections" : elle est disponible sur Internet [...] ».

Il s'agit d'un texte qui semble assez populaire dans le milieu d'« ultra-gauche » ; en tout cas il a été maintes fois réédité et traduit. En première instance, il a en effet été écrit comme une présentation à *Bilan...*, mais signé Jean Barrot. La première phrase donne le ton : « Les horreurs du fascisme n'étaient ni les premières, ni les dernières, ni, quoi qu'on en dise, les pires », avec une première note qui non seulement donne comme référence « *Auschwitz ou le grand alibi*, texte du *Programme communiste*, reproduit en supplément au n° 5 du *Mouvement communiste*, octobre 1973 », avec un court résumé de ce texte qui a servi de base à la fabrication d'une « théorie » faurissonienne d'« ultra-gauche » ; mais aussi se termine par une recommandation des ouvrages de Paul Rassinier, « entre autres *Le Mensonge d'Ulysse* et *Ulysse trahi par les siens* », précisant que « *Le Mensonge d'Ulysse* a été réédité par La Vieille Taupe, 1979 ».

Par contre la version publiée en 1998, sous le nom de Gilles Dauvé et titrée *Quand meurent les insurrections*, paraît en effet très « refondue » par rapport à celle de 1979, et notamment ne contient plus ces références sentant le négationnisme. Devenues trop compromettantes ?

Les citations dans la postface des Giménologues, marquées « Dauvé, 1979 », s'avèrent être des collages de passages extraits pêle-mêle des deux versions sus-mentionnées (ou peut-être encore d'une autre version ?) qui suggèrent à propos de la révolution espagnole qu'en somme les ministres anarchistes, et toutes sortes de petits bureaucrates de la CNT-FAI, n'auraient fait rien d'autre que se conformer au manque de conscience des prolétaires.

Pour renforcer cette thèse si fausse et méprisante envers ceux qui ont effectivement combattu en Espagne, Dauvé/Barrot n'hésite pas à prétendre que « Durruti aussi » aurait déclaré, deux semaines avant sa mort, ceci (les [...] sont de Dauvé/Barrot !) :

« Une seule pensée, un seul objectif [...] : écraser le fascisme [...] Que personne ne songe plus à présent aux augmentations de salaires et aux réductions d'heures de travail [...] se sacrifier, travailler autant que cela est nécessaire [...] il faut former un bloc de granit. Le moment est venu d'inviter les organisations syndicales et politiques à en finir une fois pour toutes. À l'arrière, il faut savoir administrer [...] Ne provoquons pas, par notre incompetence, après cette guerre, une autre guerre civile entre nous [...] Face à la tyrannie fasciste, nous ne devons opposer qu'une seule force ; il ne doit exister qu'une seule organisation, avec une discipline unique. »

Cette prétendue citation, identique dans les deux versions, a pour référence, dans l'édition 10/18 de 1979 : « *La Révolution prolétarienne*, n° 236, 10 décembre 1936 » ; et dans la version de 1998 disponible sur Internet : « A. Paz, *Durruti. Le Peuple en armes* » (en 1979, Dauvé/Barrot connaissait le livre de Paz, puisqu'il le mentionne). N'ayant pas sous la main *La Révolution prolétarienne*, on l'a vérifiée dans le livre de Paz <sup>2</sup>. Il s'avère que Dauvé/Barrot tire ses extraits d'un discours de Durruti, dans la version qu'en a donnée *Solidaridad Obrera* du 6 novembre 1936. Dans son livre de 1972, Abel Paz reproduit intégralement le texte de *Soli* <sup>3</sup>, qui pour trois quarts sonne plutôt emphatique et incohérent, pas du tout authentique, mais qui contient un passage, passé sous silence par Dauvé malgré sa grande importance, où on reconnaît la voix de Durruti qui se prononce une fois de plus avec véhémence contre la militarisation des milices :

---

<sup>2</sup> Abel Paz, *Durruti. Le Peuple en armes*, Éditions de la Tête de Feuilles, Paris, 1972.

<sup>3</sup> Voir p. 408-411 du livre de Paz.

« Si cette militarisation décrétée par la Generalitat est faite pour nous intimider et nous imposer une discipline de fer, on se trompe, et nous invitons les auteurs du décret à monter au front pour se rendre compte de notre moral et de notre discipline ; ensuite nous viendrons les comparer avec le moral et la discipline de l'arrière. »

Mais ce que Durruti a vraiment dit, nous ne le saurons jamais : Abel Paz cite un témoin, Marcos Alcón, un ancien compagnon de Durruti des années 1920, qui était présent le soir où Durruti prononçait ce discours :

« Durruti se plaignait de la corruption qui sévissait sur nos arrières. Il avait l'intention, au cours du meeting, de dénoncer cet état de choses qui avait même pénétré dans les rangs de la CNT et de la FAI, où la conduite de nombreux militants était loin d'être celle de révolutionnaires sincères.

Je me souviens très bien combien ce discours frappa les militants de la CNT et de la FAI et (cela va sans dire) remplit de panique les politiciens. Durruti les fit vraiment sursauter de peur en usant d'un langage extrêmement dur et en leur promettant qu'ils n'arriveraient pas à étrangler la Révolution au nom d'un antifascisme démodé [*incoloro* dans la version espagnole, dont la traduction adéquate serait : « terne »]. Je n'exagère pas et il existe encore, aujourd'hui, des témoins unanimes à déclarer que la presse, même confédérale, reproduisit un texte violent, quoique censuré. Pourtant, en dépit de cette violence, ce texte ne restituait pas, il s'en fallait de beaucoup, ce qu'avait exprimé Durruti dont les mots étaient autant de claques pour les profiteurs de la Révolution. »<sup>4</sup>

Gilles Dauvé opère donc dans la même ligne que les bureaucrates de *Solidaridad Obrera*, en poussant encore un peu plus loin que les censeurs de la CNT. Si ceci n'est pas faurissonien, c'est quand même bien dégueulasse.

Considérant tout cela, cet air ingénu d'historiens amateurs avec lequel les Giménologues préfacent les *Souvenirs* de Gimenez nous dégoûte aussi bien que la pédanterie de leur postface. Se basant sur cet exécrationnable Dauvé et déconnant sur « la valeur » et « le travail », ces exégètes d'un marxisme rabâché ne considèrent pas la conscience révolutionnaire du prolétariat telle qu'elle se développe dans la réalité historique, mais comme quelque chose qui devrait correspondre aux schémas abstraits distillés dans les œuvres de leurs prophètes. Ainsi ils en arrivent à faire la leçon aux prolétaires qui, pendant la révolution espagnole, ont entrepris la collectivisation de la vie sociale et l'ont défendue de leur vie. Or le témoignage de Gimenez nous décrit justement sans la moindre arrière-pensée idéologique, la grandeur et les faiblesses de ce *comunismo libertario* en construction, boycotté, trahi, battu.

Voilà pourquoi nous voulons nous distancier des Giménologues plus nettement que nous n'avons déjà fait, cette fois publiquement. Non seulement pour ce qu'ils ont fabriqué avec les *Souvenirs* de Gimenez, mais aussi pour ce qu'ils ont encore *in petto*. Car non seulement Nico figure dans la liste « des chercheurs de tout poil [qui] ont concouru aux échanges dont ce livre est le fruit », qui sont remerciés dans la préface, et son bouquin sur *Marinus van der Lubbe et l'incendie du Reichstag* y est cité ; mais les Giménologues ont aussi fait savoir qu'ils voudraient se convertir bientôt en « Marinologues ». Auraient-ils l'intention de réaliser autour de Marinus van der Lubbe quelque chose de semblable à ce qu'ils ont commis autour d'Antoine Gimenez ?

En tel cas, ils pourront aller se faire foutre.

Nous souhaitons que cette lettre soit publiée sur votre site.

Amitiés,

Nico Jassies  
Els van Daele

---

<sup>4</sup> Marcos Alcón, dans une lettre à Abel Paz, p. 408 du livre de Paz.